

Le feuilleton : souvenirs de Valentin : [suite]

Autor(en): **Porchat, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 29

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222661>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— C'est entendu, je me conforme à la règle, mais je ne joue plus.

— Je regrette. Si vous m'aviez dit : attendez je vais poser la bonne carte, j'ai la bonne carte, mais vous n'avez rien dit.

— Ça ne se dit pas, vous le savez bien. Je ne veux pas me chicaner pour des cartes. La vie est assez empoisonnée comme cela, je ne veux pas m'énerver davantage... Je joue aux cartes, le soir, pour me désennuyer.

— C'est fâcheux ; enfin, bref, c'est moi qui dois régler.

— Non, il n'y a rien faire, c'est moi.

— Je règle.

— Non, c'est moi... Vous serez peut-être là quand je reviendrai. Au revoir. Je vais faire un tour... Voulez-vous venir à la Oloche ?

Pas de réponse... Et l'un s'en alla (le vieux), l'autre resta, le jeune, devant son bock. Le premier avait dit: J'ai besoin de prendre l'air et de fumer un bout dehors. Se sont-ils rejoints et ont-ils rebattu le carton le lendemain soir ?? Je n'en sais rien et ne veux pas le savoir. Seulement, je me suis demandé, une fois de plus, que le jeu entretenait ce diable de sentiment qui porte à vouloir mieux savoir, mieux pouvoir et posséder davantage qu'autrui ? On fait des calculs parfaitement égoïstes. Les figures des partenaires sont impénétrables, s'ils savent bien leur affaire, autrement ils gaffent. Jouer, enfin, c'est chercher à vaincre. Mais que serait le jeu, s'il n'y avait pas toujours quelqu'un pour perdre, et c'est probablement parce que les deux citoyens dont je viens de parler ne pouvaient pas se mettre d'accord sur la question de savoir lequel des deux était en train de perdre que brusquement ils ont interrompu leur partie.

J. Nel.

LE MOUCHOIR DE POCHE



Le premier mouchoir de poche connu fut porté en Europe, il y a quatre cents ans. La femme qui fit faire ce grand pas à la civilisation était une belle Vénitienne à laquelle son « fazzoletto » valut un légitime succès.

L'Italie est donc le berceau des mouchoirs de poche ; bientôt ils passèrent les Alpes et se répandirent en France, où ils furent adoptés par les seigneurs et les dames de la cour de Henri II.

Le mouchoir de cette époque, fabriqué avec les tissus les plus coûteux, orné de précieuses broderies, était un objet de grand luxe. Sous Henri II on eut l'idée de le parfumer.

Ce n'est guère qu'en 1580 que l'Allemagne se familiarisa avec cet objet de toilette. On le nomma « fazelettini », d'après son nom italien « fazzoletto ». Il ne servait qu'aux princes et aux personnes très riches. C'était aussi un cadeau que l'on faisait aux fiancés illustres. Il fut l'objet de lois somptuaires et un édit publié à Dresde en 1595, en interdit formellement l'usage aux gens du peuple.

Depuis, il s'est peu à peu vulgarisé...

Il convient de rendre grâce à la belle Vénitienne qui inventa le mouchoir. N'est-il pas pénible, en effet, de songer que les beautés les plus célèbres du moyen-âge ne connurent pas cet utile petit morceau d'étoffe et que la Béatrice de Dante, par exemple, et la Laure de Pétrarque, se mouchaient sans doute dans leurs doigts ?



SOUVENIRS DE VALENTIN

L'éclipse.

Les spectacles, aux champs, sont les phénomènes de la nature ; un orage, un clair de lune, un beau coucher de soleil sont des événements ina-

perçus à la ville ; à la campagne, ils occupent, ils intéressent ; ils dédommagent des théâtres, des revues et des feux d'artifice.

Mais les éclipses sont observées partout. L'almanach nous avertit un jour que nous aurions, la nuit prochaine, une éclipse de lune. Mon père s'efforça de m'expliquer, aussi clairement que possible, le phénomène ; mais un enfant doit comprendre moins facilement l'éclipse de lune que celle de soleil. Il voit cheminer dans l'espace tantôt le soleil, tantôt la lune ; il peut s'expliquer que l'un passe devant l'autre et le cache. Mon père commença donc par ce phénomène plus sensible.

Pour arriver à l'autre, il fallait d'abord me faire comprendre que la terre n'était qu'un globe errant dans le ciel, comme notre satellite, et que, dans l'éclipse de lune, nous nous plaçons entre elle et le soleil, comme dans l'éclipse de soleil, elle se plaçait entre lui et nous.

Vrai dédale, où je me perdis alors ! Et quand on me disait que c'était l'ombre de la terre qui cacherait la lune, on ne faisait qu'exciter en moi une mystérieuse frayeur... L'ombre de la terre qui répandrait des ténèbres dans le ciel !... c'était terrible. Et puis, j'entendais dire qu'il y avait des peuples qui avaient peur des éclipses, et je trouvais que ces peuples n'avaient pas tout à fait tort.

D'ailleurs l'éclipse de lune est d'autant plus faite pour ébranler l'imagination, qu'elle a lieu pendant la nuit. J'attendais le soir avec une émotion croissante, et, quoique le phénomène dût commencer à onze heures seulement, j'obtins qu'on me laissât debout avec toute la maison.

Je ne sentais pas la moindre envie de dormir, plus heureux en cela que Georges, qui, se trouvant fatigué, alla se coucher, après s'être fait donner parole par son camarade Ferdinand qu'il ne manquerait pas de l'éveiller quand le moment serait venu.

On passa la soirée auprès de l'âtre ; maîtres et valets étaient occupés de divers ouvrages, et l'entre-tien roulait sur le grand événement que nous attendions. Mon père assurant que, cette fois, l'almanach ne se tromperait pas d'une minute, et, pour le dire en passant, je l'ai entendu regretter souvent ce mélange de mensonge et de vérité qu'on remarque dans le plus populaire de tous les livres. La vérité accredit l'erreur, et le campagnard peut bien croire que le livre qui annonce à coup sûr l'instant des éclipses et la longueur des jours peut prédire avec certitude le beau et le mauvais temps.

Ferdinand, esprit naturellement inquiet, n'était pas rassuré par les déclarations de mon père, et deux heures avant le moment indiqué, il sortait quelquefois pour voir si par hasard l'éclipse ne commençait point. Il revenait toujours sans éclipse ; mais il avait la satisfaction de pouvoir nous annoncer que le ciel était sans nuages et que la nuit était magnifique.

— Eh bien, profitons-en, me dit mon père, puisque tu ne veux pas dormir, un moment de promenade abrégera le temps.

La lune était déjà fort élevée au-dessus de l'horizon et paraissait nous regarder d'un air mélancolique.

— Pauvre lune ! disais-je avec compassion. Car il me semblait qu'elle allait souffrir quelque douleur extraordinaire.

— Il faudrait dire plutôt : Pauvre Valentin ! me dit en souriant mon père ; car elle me paraît plus tranquille que toi.

Pour fixer mon attention sur des objets propres à calmer mon esprit, il me faisait remarquer la marche des corps célestes. Depuis que les hommes observaient le firmament, c'est-à-dire depuis quarante siècles, ils n'y avaient pas remarqué le plus petit désordre. Après m'avoir fait admirer la création, mon père me parlait du Créateur.

L'instant solennel approchait : la pendule marquait onze heures moins un quart ; malheureusement quelques nuages se formaient çà et là dans le ciel.

— Ils vont empêcher l'éclipse, disais-je avec regret.

— Ils n'empêcheront pas l'éclipse, me dit mon père, mais ils nous empêcheront de la voir.

Mais faites comprendre à un enfant que les nuages ne sont pas dans le ciel, que les nuages et la terre ne font qu'un, et qu'il faut distinguer l'atmosphère de l'espace !

Enfin, les nuages se dissipèrent ; nous observions l'astre avec beaucoup d'attention, et les plus ignorants ne manquèrent pas de s'écrier les premiers qu'ils voyaient la lune s'obscurcir. Je regardais de tous mes yeux.

Louise prétendit qu'elle apercevait quelque chose de noir au milieu de l'astre. Cela fit rire mes parents.

— Pauvre Louise, dit mon père ; l'éclipse commence par le bord, comme tu entames à la cave tes fromages de Gruyère ; seulement vous allez voir une échancreur arrondie ; et, cette fois, je ne me trompe pas !... Voyez, au bord, à gauche, un peu vers le haut !...

Ces indications étaient exactes ; chacun put s'en convaincre. Tous les yeux étaient fixés sur la pauvre lune.

— Si elle allait disparaître tout-à-fait et ne jamais revenir ! disait Louise avec inquiétude.

Ferdinand avait ouï dire que, pour voir les éclipses plus commodément, il fallait remplir d'eau une petite cuve, et, sans examiner si la chose était nécessaire pour une éclipse de lune comme pour une éclipse de soleil, il avait pris cette précaution d'avance, puis, il n'y songea plus, et il observait l'astre directement ; j'allai regarder l'eau, et je m'amusais à y voir danser la lune ; pour la suivre dans ses mouvements, je me penchai sur la cuve, et j'y tombai la tête la première ; personne n'y prenait garde, et j'étais hors d'état de me faire entendre.

— Où est Valentin ? dit tout à coup ma mère.

Louise se retourne, elle me voit, et me tire de là en poussant un cri d'effroi.

Ce n'était pas trop tard ; mais quelques instants de plus, et mes pauvres parents étaient bien à plaindre.

Au milieu de l'émotion générale, Ferdinand ne se souvint plus de son camarade ; Georges ne vit pas l'éclipse, et même personne ne songea plus à la lune cette nuit-là.

J.-J. Porchat.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Fleurettes — Villa Fontenay — Case 10782

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.